

Un entracte avec Dany Carrel

Dany Carrel a été la vedette de FEYDEAU FOLIES présenté par les Galas Karsenty-Herbert au Théâtre Municipal.
Nous l'avons rencontrée à l'entracte



Ons Stad: Vous avez débuté très jeune au cinéma?

Dany Carrel: Oui, j'avais 16 ans quand j'ai commencé au cinéma et c'est René Clair qui m'a donné ma première vraie chance dans LES GRANDES MANÈUVRES (1955). C'était un petit rôle, mais dans un film important. René Clair m'a encore engagé pour PORTE DES LILAS (avec Pierre Brasseur et Georges Brassens) et je dois dire que je lui dois beaucoup.

O.S.: Normalement, les comédiens commencent par faire du théâtre avant de venir au cinéma. Vous avez suivi le chemin inverse . . .

D.C.: Après avoir, au cours des années 50, tourné beaucoup de films en vedette, j'ai eu un petit trou, une petite faiblesse dans ma carrière au moment de l'arrivée de la Nouvelle Vague. C'était la mode alors de prendre des jeunes filles totalement inconnues. On me proposa de reprendre au théâtre L'IDIOTE de Marcel Achard après Annie Girardot, un bien grand rôle pour mes petites épaules. Mais le producteur et Marcel Achard m'ont convaincu, j'ai joué la pièce et cela a très bien marché. J'ai eu de très bonnes

critiques et, à partir de ce moment-là, j'ai eu ma place au théâtre. Je pense qu'il faut faire un peu de tout et le cinéma ne vous offre pas toujours les rôles que vous avez envie de faire.

O.S.: Quelles satisfactions le théâtre vous procure-t-il?

D.C.: Immenses . . . C'est une relation directe, un contact direct avec le public. Dans les scènes comiques par exemple, quand on entend rire la salle, c'est une jouissance extraordinaire, on est soulevé du sol. Mais j'aime beaucoup le cinéma aussi, c'est une sorte de dédoublement de la personnalité. Lorsque je vais voir un film dans lequel j'ai tourné, j'oublie que j'en suis l'héroïne et je trouve cela miraculeux, surtout quand le film est réussi.

O.S.: Vous avez tourné avec les deux metteurs en scène français réputés les plus tyranniques sur un plateau: Julien Duvivier et Henri-Georges Clouzot.

D.C.: Avec Duvivier, cela avait mal commencé dans POT-BOUILLE (1957). On ne s'entendait pas bien. Je lui ai dit: si on ne m'aime pas, je ne

peux pas travailler, j'ai besoin d'être entourée de sympathie. Après, il m'a fait la gueule. On a eu des scènes terribles. Je lui disais: si ma tête ne vous convient pas, je m'en vais. Si vous me regardez de travers, je vais tout jouer de travers. Pourquoi d'ailleurs m'avoir prise dans ce film? A partir de là, il m'a adorée, on est devenus copains, c'était un être comme ça. Avec Clouzot, j'ai tourné deux fois, L'ENFER d'abord qui est malheureusement resté inachevé. Henri-Georges a eu sa crise cardiaque, on avait fait deux mois d'essais, trois mois de tournage effectif, mais le film n'est pas sorti et je le regrette. C'aurait été une oeuvre magnifique, gigantesque. On doit avoir tourné à peu près une heure.

O.S.: Pourquoi Clouzot n'a-t-il pas repris le film après sa crise cardiaque?

D.C.: Les assurances n'ont pas voulu l'assurer, elles avaient perdu 500 millions.

O.S.: Mais il a quand même tourné des films par la suite. Notamment LA PRISONNIERE, avec vous d'ailleurs.

D.C.: Mais ce dernier film a coûté beaucoup moins cher. L'ENFER avait un budget de deux, trois milliards, c'est pour cela qu'on n'a pas pu le reprendre. Il a tourné LA PRISONNIERE sans être assuré. C'est un film très personnel pour lequel il a malheureusement été très critiqué. J'étais très copine avec lui, je l'aimais beaucoup. Il était charmant entre deux films, mais sur le plateau il faisait régner une sorte de terreur. Mais cela aide aussi l'acteur quand il a un rôle dramatique difficile. Avec Clouzot, quand on avait une scène dramatique, on la sortait du fond de soi, il vous mettait déjà en condition la veille. Pour moi, seul le résultat compte, peu importe la façon d'y arriver.

O.S.: PIEGE POUR CENDRILLON d'André Cayatte a également été un film important pour vous.

D.C.: Je l'ai tourné grâce à Clouzot. Il a montré à Cayatte les rushes de L'ENFER. PIEGE POUR CENDRILLON a eu de très bonnes critiques et moi aussi, mais le film n'a pas fait d'argent du tout. Cela a fait un trou immense dans ma carrière, parce que vous savez, quand on fait un film qui ne marche pas, c'est pire que quand on n'en fait pas du tout. Je suis resté deux ans sans travailler après. J'ai arrêté de faire du cinéma, je n'ai pratiquement plus fait que du théâtre et de la télévision. Car, à la télévision, on m'a offert des rôles de femmes, des rôles intéressants. Au cinéma, on me proposait toujours le même genre de rôle: des petites vertus.

O.S.: Votre film préféré?

D.C.: C'est quand même PIEGE POUR CENDRILLON, car je trouve que c'est le travail le plus intéressant qu'on m'ait demandé de faire au cinéma. Mais le meilleur souvenir, c'est POT-BOUILLE, parce que j'ai passé trois mois avec Gérard Philipe et c'était extraordinaire de travailler avec lui. L'homme était merveilleux, bon camarade, chaleureux, direct, aimant les gens; vraiment quelqu'un de très estimable.

O.S.: Est-ce si rare dans le monde des artistes de rencontrer quelqu'un comme Gérard Philipe?

D.C.: Dans le monde des artistes, c'est vraiment l'être le plus exceptionnel que j'ai rencontré. Dans la vie, il n'avait rien d'une star, il était très proche des gens, il s'intéressait à eux, il était modeste, humble. C'était un grand gamin touchant, pudique, merveilleusement intelligent et cultivé. Il avait tout pour lui. Je suis très heureuse de l'avoir connu.

O.S.: Des projets à votre retour à Paris?

D.C.: Je dois tourner quelques jours avec Claude Lelouch, mais je suis incapable pour le moment de vous dire quoi, je n'en sais rien.

O.S.: Merci pour cette interview et bonne chance!

